

portants documents que nous nous empresserons de publier pour mettre nos lecteurs à même de mieux apprécier l'ensemble de cette grave affaire.

MELANGES RELIGIEUX

MONTREAL, 31 OCTOBRE 1848.

LA DESTRUCTION DES HURONS.

A L'OCCASION D'UNE DECOUVERTE FAITE DANS L'ILE

ST. JOSEPH.

(Aujourd'hui Charity's Island.)

Suite.

Le 14 juin (1) de l'année 1649, les Missionnaires et les autres Français, pour mieux cacher leur retraite, montèrent à 5 heures du soir, sur un radeau construit par leurs mains et s'avancèrent sur le Grand Lac avec leur petit bagage, en se dirigeant à force de rames vers l'île St. Joseph (2). Ils voyagèrent toute la nuit, et arrivèrent fort heureusement le lendemain matin au rivage désiré. Ils virent en peu de temps plus de 300 familles se grouper autour d'eux. Ces infortunés, tristement débris d'un vaste naufrage, furent recueillis sur cette terre hospitalière, où la religion les entourait de ses consolations et de ses sollicitudes.

Les Missionnaires se mirent aussitôt à l'œuvre pour se garantir d'une invasion ennemie. Ils tracèrent le plan d'un fort flanqué de 4 bastions réguliers. On le vit bientôt s'élever sur la rive méridionale de l'île, près du lieu qui semblait le plus favorable à un débarquement. Ses murs en pierre, hauts de près de 14 pieds, ses nombreuses meurtrières qui permettaient de la garnir de défenseurs, et son fossé profond le mettaient à l'abri, surtout de la part des barbares, du feu, de la sape, ou de l'escalade.

Ce n'était pas assez de cette sage précaution, il fallait couvrir aussi par quelques ouvrages avancés le village des Hurons, qui devenait chaque jour plus considérable. On vit bientôt en effet cent vastes cabanes à beaucoup réunies sur un plateau voisin. Chaque d'elles renfermait selon l'usage de ce peuple, 8 et quelquefois 10 familles, c'est-à-dire 60 à 80 personnes. Quelques bastions détachés furent jetés sur les points les plus avantageux, pour protéger cette nombreuse population, et les Missionnaires réglèrent avec ordre le système de la défense, dont toute la disposition fut abandonnée aux Français.

Toutes ces mesures très-efficaces contre les ennemis du dehors, ne pouvaient rien contre un lieu plus terrible peut-être encore; c'était la famine, qui allait dans les intervalles de trêve, que leur laissait leur implacable ennemi, achever de les ruiner. En effet pendant le reste de l'été, ces infortunés exilés, privés presque entièrement de la chasse et de la pêche dans la crainte de l'Iroquois, n'avaient vécu que de racines et de fruits recueillis dans les bois voisins; mais quand l'hiver approcha avec sa rigueur accoutumée, le tableau devint affreux. Les compagnes n'offraient plus de ressources à cette foule affamée. Toutes les provisions consistaient que dans une petite quantité de glands que les Missionnaires distribuaient avec mesure, pour pouvoir assister tout le monde, et prolonger leur vie jusqu'au printemps suivant. Les Relations contemporaines nous font le récit détaillé des souffrances de ce peuple réduit à la dernière extrémité. « Les plus dégoûtantes ordures, raconte le P. Ragueneau témoin oculaire de tous ces malheurs, des animaux en putréfaction, les restes des regards et des chiens, tout ce qui tombait sous leur main leur servait d'aliment. Ils ressemblaient tous à des squelettes vivants. Quoique les Hurons avant d'être chrétiens, ne regardaient pas comme un péché de manger leurs ennemis, pas plus que de les tuer, cependant ils avaient tant d'horreur de manger leurs compatriotes, qu'on en a vu en France de manger de la chair humaine. » Mais ici tout cédait à l'impérieuse nécessité du premier des besoins. Les liens de l'amitié et du sang n'étaient même plus respectés. On en a vu dévorer des cadavres pour se nourrir de leurs chairs corrompues. On a vu des mères dévorer leurs enfants morts sur leur sein faute de nourriture, et des enfants se jeter sur les cadavres des auteurs de leurs jours pour se nourrir encore une fois de leur substance. La mort commença bientôt ses ravages. Ils furent terribles, surtout quand la maladie contagieuse, compagne ordinaire de la famine, se jeta sur cette population épuisée, comme sur une proie facile. Les enfants dont la vie se trouvait altérée dans sa source, tombèrent en très-grand nombre victimes du fléau. Au milieu de cette profonde affliction, on vit se renouveler les scènes les plus attendrissantes, et des actes d'héroïsme et de résignation chrétienne, dignes des plus beaux siècles de l'Eglise. La Foi et la pitié des Hurons grandissaient sur ce théâtre de douleur, en proportion de leurs épreuves et des pertes qu'ils faisaient, et au moment de voir périr leurs familles, leur patrie et leur nationalité, toutes leurs pensées et toutes leurs espérances se tournaient vers la religion. La chapelle qui servait au service divin était trop petite, pour contenir la foule des priants. Dix et douze fois le matin, et autant de fois dans la soirée, elle se remplissait, et se vidait pour laisser à tous le bonheur d'assister aux St. Mystères, ou d'entendre parler de Dieu.

Pendant l'hiver, les nouvelles les plus affligeantes vinrent augmenter encore dans leurs cœurs la crainte et la consternation. Deux Hurons chrétiens étaient parvenus à s'échapper d'une bande de 300 Iroquois. Ils accoururent à l'île St. Joseph pour annoncer à leurs infortunés compatriotes les succès croissants et de plus en plus sinistres de leurs ennemis. Les Iroquois n'étaient irrésolus que sur le choix de leurs victimes. Ils baïgnèrent entre deux partis également désastreux, celui de se jeter sur la nation du Petun pour la détruire ou celui de pénétrer dans l'île St. Joseph, et de renverser cette dernière retraite des Hurons.

Ce projet, connu bientôt dans l'île, jeta l'effroi dans tous ces cœurs. Les Sauvages quittèrent leurs cabanes et se retirèrent dans le Fort bâti par les Missionnaires; mais on apprit peu de jours après quelle détermination avait prise l'ennemi. Il s'était jeté sur la nation du Petun (3), voisine et alliée des Hurons, chez laquelle un grand nombre d'entre eux, avaient trouvé une retraite qui leur paraissait hors de tout danger. Les Iroquois y portèrent la désolation et la mort. Le village de St. Jean, que ces peuples appelaient Etharita, fut surpris par l'ennemi, au moment où les guerriers pleins de confiance dans leur nombre et leur valeur, marchaient par une autre route pour aller le chercher. Il n'y trouva que des femmes, des et vieillards, des enfants, dont les bras impuissants ne purent faire aucune résistance: tout fut mis à feu et à sang. Le P. Charles Garnier, leur Missionnaire, au bruit de cette attaque imprévue, accourut sur la scène. Les vociférations des barbares, et les cris des victimes, lui révélèrent bientôt la plus horrible des catastrophes. Plus occupé de son troupeau que de lui-même, il se porta partout où il espérait trouver des mourants à fortifier, des pécheurs à absoudre, ou des entêtés à régénérer. Il trouva la mort dans cet exercice de charité et de zèle. C'était celle qu'il désirait depuis longtemps. Frappé mortellement par un Iroquois, qui courut aussitôt chercher de nouvelles victimes, ce bon Pasteur ramena ses forces défaillantes pour satisfaire encore une fois avant de mourir, le besoin de son cœur. Il se relève avec peine sur les genoux, joint les mains, et jette les yeux vers le ciel, pour renouveler son sacrifice, puis regardant autour de lui, il voit à 10 ou 12 pas un Huron expirant. Il fait un effort, et se traîne plutôt qu'il ne marche vers son néophyte. Deux fois ses forces traitent son courage, et deux fois il se releva pour tenter encore de soulager son frère, ou du moins pour mourir près de lui, et comme en lui montrant le chemin du ciel. Le lendemain on rencontra son cadavre à côté de celui du Huron. Deux coups de hache sur les tempes avaient découvert sa cervelle, et achevé son sacrifice (4).

Les guerriers de ce village, après une course inutile, rencontrèrent les traces de leur ennemi à son retour, et se doutèrent alors du malheur qui était arrivé; bientôt ils l'apprirent de leurs propres yeux. A la vue des ruines de l'incendie encore fumantes, devant les cadavres de leurs parents, de leurs femmes et de leurs enfants, ils restèrent une demi-journée dans un profond silence, assis à terre, sans lever les yeux, ni pousser un soupir. C'est le grand deuil des Sauvages et surtout des guerriers. Ils laissent, disent-ils, les larmes, les gémissements et les cris aux femmes et aux enfants. Le lendemain (5) de ce triste événement, le P. Noël Charbonnel fut vu en ce spot.

Le retour du printemps fit remonter dans le cœur des Hurons de l'île St. Joseph, l'espérance de porter remède à leur cruelle situation; mais ils n'étaient pas encore au terme de leurs épreuves, et ils avaient à boire jusqu'à la lie le calice de l'humiliation et de la douleur. Une troupe nombreuse d'entre eux vint chercher le continent voisin pour chercher un peu de nourriture. Elle s'aventura sur la glace du Lac, très-peu sûre à cette époque. Au milieu du trajet ce pont fragile se rompit sous leurs pas, et presque tous disparurent dans l'abîme. D'autres s'étaient dispersés dans les forêts et sur les rivières, et se livraient à la chasse et à la pêche. Ils s'étaient divisés par petites bandes, afin de ne pas s'exposer tous ensemble à devenir victimes d'un ennemi, dont ils ne pouvaient plus essayer d'arrêter les projets ambitieux et sanguinaires. Cette division fut elle-même la cause de leur perte.

Une armée iroquoise, venue de plus de 200 lieues, au milieu des neiges et des glaces, avait enveloppé tout le pays comme un vaste réseau, et elle s'était partagée avec tant de bonheur, qu'en moins de 2 jours, elle rencontra tous les Hurons séparés les uns des autres de 7 à 8 lieues, et en fit un terrible massacre. Il n'en s'en échappa qu'un seul pour porter à la colonie désolée, la nouvelle de ce nouveau malheur. Ceux qui survivaient à tant de catastrophes, se voyaient sous le poids d'une mort inévitable. D'un côté ils étaient menacés par la famine et la peste, de l'autre ils trouvaient partout la guerre avec les horreurs de la captivité et du supplice. A continuer.

LA PRESSE DE L'OPPOSITION.

Le Globe de Toronto contenait dernièrement un excellent article éditorial sur « La presse de l'opposition en Canada. » Notre confrère commençait son article par cette réflexion si juste :

« La conduite de la presse de l'opposition en cette province a aussi peu de dignité dans son caractère qu'elle a peu de patriotisme dans ses vues. »

Puis le Globe fait voir de quoi se compose cette opposition et il ajoute que « le plus simple sentiment des convenances aurait dû engager l'opposition à laisser au moins à l'administration une session, afin de pouvoir prouver au pays que l'administration était saine et dans sa profession de foi sur les *Anti-Bills*, et qu'en changeant les individus on avait aussi changé les mesures. La presse de l'opposition a montré la plus grande insouciance pour tout ce qui n'était pas le triomphe de son parti, par la conduite qu'elle a tenue depuis le peu de temps que les ministres actuels sont au pouvoir. Quelle nous dit-elle que les mesures que les ministres ont passées ou auraient dû passer qui ont pu provoquer une semblable opposition avant même une seule session du parlement. Si les ministres, comme leurs prédécesseurs, manquent à faire leur devoir envers le pays, ou ne proposent pas les mesures qu'il lui faut, ils perdent la confiance de la majorité parlementaire, et tant que nous aurons le gouvernement général actuel, nous sommes sûr qu'alors le pouvoir passera en d'autres mains. Les ministres ont-ils donné quelque indice qu'il leur doive en être ainsi? Voyons un peu. »

Le Globe examine la question du collège du roi à Toronto. Il fait voir le peu de bien et le grand mal que les précédents ministres ont faits en cette matière, et il nous apprend que le gouvernement actuel vient d'ordonner dans cet établissement une enquête pour savoir ce qu'il y aurait à faire pour régler cette grande question.

Relativement au pénitencier, notre confrère ajoute que l'ex-ministère n'avait nullement tenu compte des plaintes répétées au sujet de la discipline et de la conduite de cette institution, tandis que les ministres actuels ont nommé une commission d'enquête, qui fera voir combien on se servait des emplois de cet établissement comme d'engins politiques.

(3) Cette nation demeurerait dans les montagnes au sud-ouest à 12 lieues des Hurons, et formait 9 villages. Le grand usage et le grand commerce qu'elle faisait du tabac, nommé alors Petun par les Européens, lui mérita cette dénomination. Son nom Sauvage était *Tionnatateronon*.

(4) Le 7 décembre 1649. Mss. Contemp.

(5) Le 8 décembre 1649. Mss. Contemp. La liste des Prêtres met à tort la mort du P. Charbonnel au mois de mars.

ques, et qui donnera aux ministres les moyens de joindre l'économie à une bonne administration dans cet établissement.

Mais ce n'est pas tout. « Le gouvernement, dit le Globe, a fait quelque chose de bien plus important encore; il s'est occupé de la vente des terres publiques. » Notre confrère regrette, il est vrai, que l'on ait porté à 3 chelins le prix de chaque acre de terre; mais il reconnaît là la bonne intention du gouvernement qui est d'empêcher les spéculateurs d'acquiescer les terres, et il loue fort l'administration du don de 30 acres qu'elle fait aux colons actuels.

Quant aux destitutions, le Globe ne croit pas qu'il soit convenable des les faire sans raisons. Mais il croit avec vérité que celles que le gouvernement a faites n'étaient pas de nature à provoquer comme elles l'ont fait la mauvaise humeur de l'opposition, et il est convaincu qu'en cette matière le gouvernement pouvait aller bien plus loin, qu'il n'a été, sans mériter de reproches.

« Les nominations, continue notre confrère, ont aussi fait beaucoup crier; mais ces cris ont été trop répétés pour attirer les sympathies des esprits indépendants. »

Viennent enfin les mesures financières du gouvernement. L'opposition, selon le Globe et selon tous les hommes sensés, l'opposition a été la injuste et sans patriotisme. Car si les coffres étaient vides, à qui la faute? Aux *ci-devant ministres*, comme dirait l'Aurore. Que devait faire le gouvernement qui succédait? Il devait adopter des mesures pour remplir les coffres; il a fait sortir des débetures. L'opposition de crier et de faire tapage; le crédit du pays, selon elle, était perdu; ces débetures ne seraient prises qu'à un escompte considérable. Qu'est-il arrivé? Tout le contraire des prévisions malveillantes de la presse oppositionniste.

« Considérant donc impartialement la conduite de l'opposition, dit le Globe en terminant, nous croyons qu'il est impossible de ne pas la regarder comme n'ayant nullement en vue le bien de la société, et comme dirigée par un esprit de parti tellement aveugle qu'il consentirait à arrêter toutes les affaires du pays. »

Voilà comment s'exprime le Globe de Toronto en ce qui regarde la presse de l'opposition, et nous ne doutons pas que cette opinion ne soit partagée par tous les journaux du grand parti des réformes possibles!

L'EMIGRATION DU CANADA.

Le Transcript de cette ville contenait ces jours derniers l'article suivant, que nous traduisons et publions, afin que nos compatriotes les Canadiens-Français comprennent bien comment on interprète leur émigration et combien il leur est avantageux de demeurer au pays. Voici l'article du Transcript :

« L'attention publique a été appelée au fait suivant, qu'une émigration considérable se fait de cette province, et qu'elle comprend un grand nombre de Canadiens-Français des paroisses en bas de Québec. Ce mouvement occidental a continué plus ou moins depuis plusieurs années; mais il n'y a pas de doute qu'il ne soit maintenant accéléré et plus généralement par l'état actuel des choses dans le Bas-Canada. Tantique que les chefs des Canadiens-Français tiennent fort à leur conserver « notre langue et nos lois », un nombre considérable de leurs adhérents leur échappent, et adoptent volontairement les lois et la langue d'un autre pays; c'est là un fait qui ne doit pas échapper à l'observation; il montre qu'en dépit de leurs chefs, les Canadiens-Français comprennent et apprécient la différence qu'il y a entre demeurer sous un gouvernement de lois anglaises et de coutumes anglaises, et demeurer dans l'état où ils sont dans leur propre pays. Combien ne serait-il pas mieux d'adopter nous-mêmes ces lois et ces coutumes que de le donner et chercher ailleurs. Chaque jour nous nous convainçons de plus en plus que le Bas-Canada ne peut pas demeurer longtemps dans l'état où il est; et le fait que la population indigène quitte un pays où tout est encore à faire, parle bien haut contre nos législateurs et ceux qui ont eu nos affaires en mains. »

Point n'est besoin de dire que nous ne sommes pas de même opinion que le Transcript. Nous ne donnons cet article que pour fournir à nos compatriotes émigrants et émigrés un sujet de profondes réflexions.

LATOUSSAINT.

C'est demain le grand jour de la Toussaint. Comme tous nos lecteurs ne sont pas catholiques, nous pensons qu'il ne serait pas mal de faire connaître en quelques mots ce que c'est que la Toussaint. C'est l'abbé Duquenois qui va nous l'apprendre: « L'Eglise, dit-il, a institué cette fête pour offrir à Dieu de solennelles actions de grâces en reconnaissance des bienfaits dont il a comblé tous les saints, et de la gloire immortelle dont il les a couronnés. L'Eglise n'ignore pas d'ailleurs que la cité de Dieu renferme des millions de saints qu'elle n'a pas distingués sur la terre, qui ont su pour ainsi dire se dérober à son culte et s'échapper à ses hommages; et après les avoir donnés au ciel sur les comètes, cette tendre mère a voulu instituer une fête solennelle pour honorer la mémoire, et de ceux dont les noms, inscrits dans ses fastes, sont invoqués chaque jour dans l'assemblée du peuple fidèle, et de ceux aussi dont les noms, inscrits seulement au livre de la vie, ne sont célébrés que dans l'assemblée des saints. »

LES CONVERSIONS.

Le « Reflector and Watchman » de Boston, qui est un journal protestant, contenait dernièrement le passage éditorial qui suit :

« Depuis fort longtemps on a remarqué dans nos cercles religieux de Boston que ça et là des fils et des filles de la nouvelle Angleterre abandonnent les temples où prient leurs pères, et cherchent du repos pour leurs âmes dans les rites et les cérémonies de la communion romaine qui se dit la sainte Eglise catholique. Ces changements n'ont pas eu lieu parmi les illettrés et les ignorants, mais au sein des familles les plus renommées et les plus considérables de la société. »

Ce sont là des aveux que nous enregistrons avec plaisir.

UNE DECISION.

La Cour du Banc de la Reine vient de décider qu'on ne peut pas saisir, dans les mains des commissaires d'écoles, de l'argent dû pour salaire à un instituteur, parce que les commissaires ne sont pas débiteurs de l'instituteur, mais

seulement des canaux par lesquels passe l'argent; 2° la loi s'oppose à ce que l'on saisisse le salaire d'officiers publics, de crainte que le public n'en souffre.

LES ETATS-UNIS.

LA GUERRE DU MEXIQUE.—On se souvient que le congrès a promis un octroi de terres aux soldats qui servaient un certain temps dans la guerre du Mexique. Il paraît que ceux qui ont droit à cette récompense sont au nombre d'environ 50,000. En sorte qu'il va leur être donné 14,400,000 acres de terre, qui représentent, au prix du gouvernement, une somme de \$18,200,000 !! République, quand seras-tu sage?

LE VÉTO.—La dernière fois que le souverain d'Angleterre a exercé son droit de Veto, c'est en 1664; et encore quelques années après le même souverain sanctionnait-il la loi qu'il avait frappée de son veto. Et aux Etats-Unis, qui sont si libres et si indépendants, le peuple est encore à lutter contre ce droit de veto! La république a moins de libertés que le royaume! Ce n'est pas la peine de tant prêcher son indépendance.

LE TRANSCRIPT.

Nous voyons avec satisfaction que les propriétaires du Transcript n'entendent pas faire amende honorable pour l'offense qu'on prétend qu'ils ont commise, c'est-à-dire, un mépris de cour, en commentant le verdict dans la cause de Farnden vs. Transcript, verdict que commentait ce dernier.

Le Transcript comprend, comme il le dit, qu'il ne s'agit pas ici d'une cause qui le regarde uniquement, mais qu'il s'agit des droits de toute la presse. Il fait donc bien d'attendre un jugement de la cour, afin qu'alors la presse sache quelle doit être sa conduite future et quelles mesures elle aura à adopter.

UN PORTRAIT.

Nous accusons réception, avec remerciements, du portrait de M. Chiniquy, que M. Théophile Hamel a fait lithographier à New-York par M. Davignon. M. Chiniquy est représenté revêtu de son surplis. Il est dans l'attitude d'un prédicateur et il tient en main le crucifix. Cette pose fait connaître tout le secret des prédications éloquentes de M. Chiniquy. Cet apôtre de la Tempérance semble parler à la foule à laquelle il montre la croix, comme s'il lui disait que pour prêcher la tempérance il ne s'appuie pas sur le monde ou le *qu'en dira-t-on*, mais que c'est à la croix qu'il s'adresse et que c'est de la croix qu'il veut tirer ses principaux arguments. La pensée d'une pareille pose est belle, elle est profonde; elle nous dévoile celles qui dirigent M. Chiniquy dans la route bienfaisante qu'il suit.

Nous engageons fort toutes les personnes qui désirent avoir une bonne ressemblance de M. Chiniquy, à se procurer la lithographie en question; le prix n'en est que de 30 sous.— A vendre chez les principaux libraires.

UNE VENTE.

On nous dit qu'hier le chemin de fer de Laclienne a été vendu à Sir George Simpson moyennant la somme de £30000. Le chemin avait coûté, nous croyons; £150000

Nous apprenons avec plaisir que l'Ami de la Religion de Québec emprunte à notre feuille les faits historiques sur « la destruction des Hurons. » Puisque l'on remplit bien nos journaux de la littérature étrangère, à plus forte raison doit-on saisir toutes les occasions de publier les productions littéraires de notre propre pays.

Nous apprenons aussi avec plaisir par les journaux de Québec que Mgr. Demers reçoit tous les jours d'amples aumônes pour son lointain diocèse.

La Gazette de Montréal du 26 octobre dit: « L'opinion publique paraît en faveur de M. O'Brien. Il a agi très mal, sans doute; mais il s'est comporté comme un gentil homme et un homme humain, conformément à ce qu'il a toutes les sympathies de l'Angleterre. »

« Un ami » nous a fait parvenir un extrait du *Tablet* de Londres, qui porte que l'auteur, devant lequel Mgr. Sanchez a prêché à Londres, se trouvait assemblé par les soins de M. Guiblier, ci-devant du Canada.

Nous apprenons que M. Chs. Laberge vient d'être admis à la pratique du Barreau, après avoir subi son examen devant L.L. III. les juges Rolland et Day.

M. L. A., St. Léon, lettre reçue; la suite n'en est pas à nos bureaux; le député M. G. des Postes en est informé.

M. J. O. B., lettre reçue; tel que désiré. M. O. G., Laprairie, billet reçu.

BULLETTIN COMMERCIAL.

A Toronto, le 27, la fleur se vendait 21c. 3d. la super-fine, le blé 3c. 9d. et 4c.; les patates y étaient à 1c. 8. et 1c. 10d. les pois à 1c. 10d. et 2c., l'avoine à 1c. 0. et 1c. 1d. le beurre frais à 7 1/2 et 9d. les œufs à 7 1/2 et 9, les oignons à 2c. 6d. et 3c. 9d.

La fleur était hier à Montréal à 24c., le blé à 4c. 6d. et 5c., la potasse à 28c. 9d., la perlasse à 27c. 6d.

CE QUE DIT M. GAILLARDET.

Dans l'opinion de certains gens, le citoyen Louis Bonaparte ne s'est fait si petit, si modeste, si bon républicain, que pour calmer certaines frayeurs, et induire l'Assemblée nationale à maintenir l'article du projet de Constitution qui défère au peuple l'élection du président. Une fois élu, le prince confisquerait peu à peu la République à son profit, en faisant décréter la présidence à vie, puis héréditaire, tout comme a fait son oncle, d'impériale mémoire. N'est-il pas ces arrière-pensées, il est, personnellement, un compétiteur bien dangereux pour le général Cavaignac, M. de Lamartine et M. Ledru-Rollin. . . Louis Bonaparte se présente à elle appuyé sur la majorité des suffrages? Or, cela est bien pos-